

Généralement on ne soupçonne même pas la cause de telles disparitions. Les journaux élèvent leur grande voix, et parfois leur appel reçoit une réponse. Alors, le mystère est éclairci. Le plus souvent, hélas ! on ne sait nullement ce que sont devenues les personnes qu'on recherche. De temps en temps, il est vrai, notre fleuve rend des cadavres, que l'on expose à la morgue. La justice prononce un verdict de mort accidentelle, les familles pleurent, on met les victimes en terre sainte, et tout est dit.

— Pourtant, de nombreux cas de disparition placent au-dessus de Montréal, comme d'immenses points d'interrogation.

Toutes les hypothèses sont alors envisagées. On pense à de l'inconduite, à un crime, à un suicide. Bref, on se perd en conjectures.

Comment expliquer, en effet, le départ mystérieux d'individus apparemment sains de corps et d'esprit, et même relativement heureux ?

S'agit-il d'un enfant, les parents répètent qu'il avait toutes les vertus, ou à peu près ; que rien ne laissait prévoir le malheur qui les frappe.

Eh bien ! c'est à ces mêmes parents que j'impute l'infortune qui les accable. Dût-on me soutenir le contraire, je n'hésite pas à dire que, généralement parlant, les enfants sont chez nous très mal élevés. Ils sont trop volontaires, on fait trop leurs caprices.

Leur prime jeunesse prend des résolutions que, jadis, des adultes, n'eussent pas prises sans appréhension !

Ceci tient à ce que les aînés, par trop égoïstes, ne s'occupent pas assez des tout jeunes. Sous le couvert du mot liberté, dont on abuse de ce côté de l'océan, sans le bien comprendre, papas et mamans abandonnent mal à propos les rênes que la société leur confie.

L'enfant en profite, comme un petit animal vicieux, qui se confie à ses appétits et que rien n'entrave. A son âge, la vie lui apparaît telle qu'un jeu.

Jeu périlleux, si vous voulez, mais jeu quand même.

Ses jeunes yeux désirent voir, il veut les satisfaire, il va au hasard. Un train passe, il s'y jette et va courir le monde, ne sachant pas combien de larmes il accumule au coin de ses paupières et au coin de celles de ceux qui, malgré leur faiblesse et leur veulerie, tiennent encore à lui.

N'ayant ni l'esprit ni le corps formés, ce jeune élément social s'adapte vite au nouveau milieu qui l'entoure. Ce qu'il voit, ce qu'il apprend étouffent en lui le souvenir. La petite épave humaine, oublie même qu'elle a une famille.

Si le mal l'environne, l'enfant y tombe à corps perdu. N'est-ce pas abominable ?

A qui la faute ? Aux parents, je le répète ; à eux, qui font trop tôt le sacrifice de leurs droits ; à eux qui, par leur conduite illogique ou indifférente, ne savent pas développer chez leurs enfants le doux sentiment de l'amour de la famille.

A eux qui, ignorant la façon de se faire respecter et celle de commander, ne savent se faire obéir.

Nos enfants doivent être libres, diront-ils ! Que ces parents se souviennent des paroles de Mme Roland allant à l'échafaud :

“Liberté, que de crimes on commet en ton nom !”

Rien ne sert d'être libre, si on ne sait user de la liberté. Or, l'enfant ne peut savoir s'en servir. Sinon, il serait supérieur aux adultes, ce qui ne serait pas flatteur pour les hommes.

Tâchons donc de l'inspirer, cet amour de la famille. Détruisons chez l'enfant quelques-uns des rêves trop hâtifs qu'escorte la douleur. N'oublions pas que la famille forme la patrie et en est une image réduite. L'amour qu'on a pour elle évite les exodes nationaux. C'est à considérer !

L. d'O.

Les douleurs profondes sont comme la mer, elles avancent, creusent toujours davantage. — EUGÉNIE DE GUERIN.

## LA SEMAINE

Ainsi que prévu, la Russie a ces jours-ci, complètement refusé d'évacuer la Mandchourie. On dit même qu'elle s'y tornera ; ce serait une preuve qu'il ne peut être question de la taxer ni de faiblesse ni de tergiversations. Sa flotte d'extrême Orient, forte d'environ quatre-vingt-dix unités de combat, évolue dans des parages non désignés.

Le Japon, de son côté, débarque des troupes à Masampo, en Corée. C'est dire que le nuage sombre qu'on entrevoyait, grandit à l'horizon du pays des chrysanthèmes et du soleil levant.

Un rien peut, là-bas, faire partir les canons, et, d'un moment à l'autre, on s'attend à des hostilités.

Heureusement que les nations de l'Occident, sauf peut-être l'Allemagne, nations qui naguère eussent dû intervenir en cas de conflit armé, n'interviendront pas, paraît-il. Et encore, l'Allemagne n'interviendrait-elle qu'incidemment, par l'entremise de sa chancellerie, afin d'agrandir son prestige en Chine.

Quant à la France et à l'Angleterre, elles vont faire ratifier un traité d'arbitrage par leurs parlements respectifs.

De plus, ces deux pays influenceraient, l'un la Russie, l'autre le Japon, leurs alliés, afin de maintenir la paix à l'autre bout du monde.

On croirait, enfin, que le tribunal d'arbitrage de la Haye va servir à quelque chose d'utile.

Le Vénézuéla est prêt à accepter ses arrets et d'autres peuples se décident à recourir à son jugement plutôt qu'à la prise des armes.

Ce n'est pas malheureux ! Il est fâcheux qu'une telle résolution ne puisse prévaloir dans les Balkans.

Les Turcs y continuent leur lutte d'annihilation. Le butin s'entasse dans les rues, les Musulmans se vantent de détruire des centaines de villages et de martyriser les chrétiens.

Officiers et soldats du Sultan s'emparent des femmes et les égorgent. On frémit en songeant à de telles atrocités. Les siècles de Néron, de Caligula et de Tamerlan ne virent rien de plus cruel !

Abdul Hamid aspire à pouvoir dire bientôt, au sujet de la Macédoine, ce que jadis répondit un ministre russe, auquel on demandait des nouvelles concernant la pacification de la Pologne :

“Le calme règne à Varsovie”, disait cet homme d'Etat.

On se méprit sur ses paroles, on le félicita. Ironie sanglante ! ce bourreau avait voulu parler du “calme de la mort” ! Espérons que le mot n'aura pas de nos jours la même justesse. On ne pourrait jurer du contraire, cependant.

Ce qui est certain, c'est que les diplomates doivent avoir une rude besogne, par le temps qui court.

M. Delcassé et Lord Lansdowne, entre autres, ne semblent pas jouir d'une sinécure. Les sourires des souverains en visite ne pourront que difficilement les récompenser de leurs soucis internationaux et de leurs insomnies.

A propos de visites de souverains, surtout en France, je vous dirai bien quelques mots de la nouvelle balle française, dont la découverte a doublé du jour au lendemain la force militaire de notre ancienne mère-patrie. Il s'agit d'une trajectoire quasi rectiligne, que ce nouveau projectile permet d'obtenir. C'est peu ou beaucoup, comme on voudra, mais cela suffit à provoquer les courbettes de monarques qui naguère dédaignaient l'amitié de la France !

Enfin, on a la clef de l'énigme, et on s'explique les salamalecs faits en l'honneur de la République française.

C'est le moment de faire allusion au grain de sable de Pascal, avec cette différence que, dans ce cas, le grain de sable est une balle nickelée que peut envoyer très loin et avec précision le fusil Lebel.

Avant d'abandonner le domaine de la politique mondiale, dont je ne fais qu'esquisser ici les plus grands traits, je ferai remarquer que M.

Chamberlain soutient, avec la ténacité qu'on lui connaît, la théorie économique qui lui valut sa démission du ministère anglais.

Dans une campagne politique à coups de discours il défend sa cause. Entre temps, le ministère anglais se réforme, mais ses nouveaux éléments tendent à faire croire qu'on n'entreprend à son égard qu'un simple replâtrage.

Au second plan des affaires générales, on peut dire qu'il est difficile d'entrevoir la solution de la cause d'arbitrage, concernant les Etats-Unis et l'Angleterre, au sujet du territoire contesté de l'Alaska.

D'autre part, le canal de Panama occupe les politiciens de Washington et ceux de la Colombie, sans qu'on sache non plus quel en sera le mot de la fin.

Je terminerai ces lignes en signalant la première Encyclique de notre Très-Saint-Père.

Il est décidément le pape des humbles et des affligés, comme on l'a dit dès le début de son pontificat. Pie X est le digne successeur du grand Léon XIII. Puissent ses vues pacifiques et humanitaires prévaloir auprès des souverains et amener bientôt une ère de paix et de concorde.

L. d'O.

## PETITE CORRESPONDANCE

De l'ALBUM UNIVERSEL

Nous rappelons à nos lecteurs qui désireraient nous envoyer des oeuvres de leur composition, que ces dernières devront être intéressantes, bien écrites et concises, pour être publiées dans nos colonnes.

Les qualités que nous demandons ne sont pas introuvables dans un travail soigné. L'“Album Universel”, s'étant fixé un programme spécial, afin de favoriser l'avancement des lettres en notre pays, se verra dans la nécessité de refuser impitoyablement tout travail littéraire négligé ou insignifiant, qu'on lui enverrait. Voir la note parue à cet égard dans notre précédent numéro.

Lionelle de Fleurimont. — Regrettons de ne pouvoir insérer votre nouvelle intitulée “Octobre”. De facture un peu mièvre, elle aurait besoin d'être refondue. Trop de négligences ; espérons mieux d'un nouvel envoi.

Mariette de Soulmy. — “Métamorphose” appartient à un genre littéraire très respectable, mais qui ne convient pas à notre journal, en ce moment ; nous l'utiliserons peut-être plus tard. Les pseudonymes ne sont admis que lorsque suivis du nom véritable et de l'adresse de l'auteur qui en fait usage.

LA REDACTION.

## TOUT MEURT !...

Hélas tout meurt !... Où va ce nuage qui passe  
Avec ses blancs flocons, avec ses franges d'or,  
Mollement étendu, dans les champs de l'espace,  
Comme les ailes du condor ?

Dans le néant. — Où va ce ruisseau qui murmure,  
Des sons mélodieux de sa plaintive voix,  
Timidement caché dans son nid de verdure,  
Ainsi que la fleur dans les bois ?

Dans le néant. — Où va ce volage zéphire,  
Qui passe en caressant la tête des roseaux,  
Aussi doux que les chants qu'une lyre souple,  
Plus pur que le cristal des eaux ?

Dans le néant. — Où va la douce odeur qu'exhale,  
De ce lys embaumé le calice de miel,  
Délicieux parfum dont la douceur égale  
La prière qui monte au ciel ?

Dans le néant. — Où va cet homme qui s'agite,  
A la terre, à ses biens, murmurant un adieu  
Et dont le coeur éteint, plus lentement palpite,  
L'homme qui meurt remonte à Dieu.

B. C.